

Maurice Donnay (1859-1945)

Après ses débuts au cabaret le Chat Noir, cet auteur dramatique français, connaît un franc succès avec ses comédies reflétant la vie de son temps. L'histoire du théâtre retient le nom de Maurice Donnay notamment pour avoir obtenu le découpage des pièces en quatre actes. Dès 1896, le dramaturge fait construire une maison, la villa « Lysis », à Agay, où il prend du repos et du recul pour écrire.



Fils d'un ingénieur, Maurice Donnay entreprend de suivre la voie paternelle et, après des études à Louis le Grand, entre à l'Ecole Centrale de Paris en 1882. Il débute dans l'usine de machines-outils que son père vient d'acheter à Belleville ; puis, dans le quartier Clignancourt, dans un atelier de constructions métalliques où il dessine des charpentes.

Lorsqu'il se lie avec Rodolphe Salis, directeur du célèbre cabaret le Chat Noir, sa vocation s'éveille. Il abandonne l'industrie pour se consacrer à la littérature. Après avoir composé des chansons avec Alphonse Allais pour le cabaret, il se tourne vers le théâtre. En 1892, sa première pièce, *Lysistrata*, s'inspire de la comédie éponyme d'Aristophane avec Réjane dans le rôle-titre.

Maurice Donnay épouse Lucie Allard, petite cousine d'Alphonse Daudet, qui sera la parfaite compagne de toute sa vie.

Débute une longue carrière d'auteur de boulevard, au cours de laquelle Donnay remporte de grands succès avec des pièces comme *Les Amants* (1895), considérée comme sa meilleure pièce, qualifiée de « Bérénice » du théâtre moderne.

Il écrit aussi *La Douleuse* (1897) ou *Le Torrent* (1899). Les interprètes sont des acteurs célèbres comme Cécile Sorel, Réjane et Lucien Guitry. Les pièces de Maurice Donnay, par-delà leur légèreté, révèlent des idées progressistes dans les relations de couple, et l'apparente insouciance avec laquelle les dialogues sont composés s'approche de manière convaincante du langage parlé. Il aborde les sujets scabreux avec une ironie mordante.





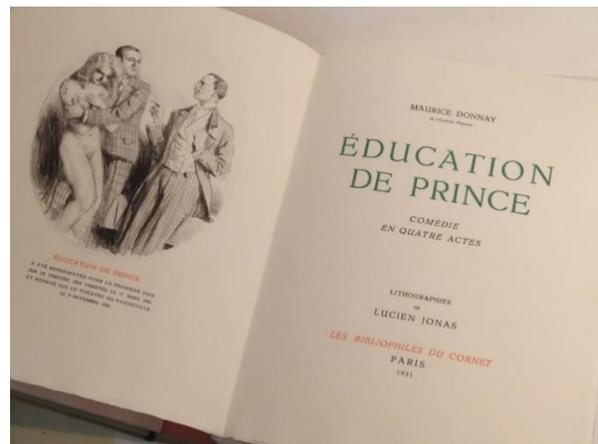
En 1896 il fait construire à Agay la villa Lysis, avant l'ouverture de la route, la fameuse « corniche d'Or ». Il y séjourne régulièrement, s'y reposant de l'activité parisienne.

En janvier 1897, il écrit pour *Le Cri de Paris*. Le directeur Jacques Saint-Cère le prend comme secrétaire ; ils alimentent les colonnes du journal avec la révision du procès Dreyfus, les excès du colonialisme et les mensonges des politiques.

Donnay poursuit avec trois succès : aux Variétés, *Education de Prince* et *la Bascule* ; au Théâtre Antoine, *la Clairière*, histoire d'une petite colonie communiste, œuvre d'une haute portée sociale. Maurice Donnay arrive à une étape décisive de sa carrière : en 1902, il fait représenter au Théâtre-Français *Autre Danger*. L'intrigue se noue autour d'une mère qui sacrifie un amour à sa fille, éprise du même homme. « Je voudrais que le théâtre s'efforce de serrer la vie au plus près » écrit-il.

L'écrivain Albert Dubeux apprécie : « Le vrai peintre de l'amour, qui n'ignore ni le cœur ni les sens et chez qui, toutefois, le cœur l'emporte en fin de compte, c'est Maurice Donnay ; le vrai Théâtre d'amour, c'est le sien. »

L'auteur était aussi gai que ses comédies. La chanteuse Yvette Guilbert le décrit : « l'œil riant, pétillant de malice, il avait du diable, l'esprit qui brûle et flambe. Il était gavroche, il était gamin, il était Boulevard, il était Montmartre, il était Paris ! Qu'il était charmant ! ».



Maurice Donnay aime Agay d'où il écrit à son interprète en janvier 1903 : « Ma chère petite Claire, je vous écris en face d'une très belle montagne qu'on appelle le Cap Roux, et de ma fenêtre, à travers les pins, je vois la mer bleue et calme comme un lac. Connaissez-vous ce pays ? ».

Il est élu à l'Académie française, le 14 février 1907.

En 1914, le dramaturge note dans son Journal : « Je vais tâcher de me rendre utile du mieux que je pourrai, malgré mon âge » (il a cinquante-six ans). Il tient cet engagement : durant toute la guerre, à l'exception de deux petits actes dictés par les circonstances, il n'écrit plus rien pour la scène mais seulement articles et conférences dont l'unique sujet est le grand drame qui dévaste l'Europe. Pour se mêler de façon plus intime à la vie des soldats il accepte la présidence du Foyer du Soldat Aveugle, dont il s'occupe activement. Au profit d'une fondation pour les Poilus, il écrit en 1915 *l'Impromptu du Paquetage*. Un des personnages tire la conclusion : « Pour nous consoler de tant d'horreur, ce qui fait la beauté de notre époque, c'est que l'honneur est partout ».

Il se consacre ensuite à l'Œuvre d'Assistance à la Classe Moyenne, dont il devient président en 1936. Il donne également des articles au Figaro et à Paris-Soir. Le 25 mai 1938, il écrit à sa

vieille amie Jeanne Grenier, la Claudine Rozay d'*Amants* : « Ce que je deviens, ma chère Jeanne ? Un homme en proie à toutes les difficultés matérielles et morales de la vie, un homme obligé de travailler à soixante-dix-huit ans ».

La seconde guerre mondiale, qu'il prévoit depuis longtemps, éprouve cruellement Maurice Donnay. Du moins vit-il assez pour en voir la fin : le 31 mars 1945. Il repose dans le caveau de famille de son épouse, dans l'ancien cimetière de Chatou.